

CHAPITRE VI.

SUITE DU MÊME SUJET. LES FEMMES ONT ADOUCI NOTRE
BARBARIE EN DEVENANT NOS COMPAGNES.

Une femme, pour estre sage en ses mœurs, ne doit pas ignorer ce que c'est que la sagesse; et pour qu'elle imite la pureté des anges, si faut-il que ses pensées ne restent pas enfoncées dans la matière.

(F. DE GRENAILLE, *l'Honeste Fille*, p. 64.)

Voulez-vous connaître la situation politique et morale d'un peuple, demandez quelle place y occupent les femmes. Des douceurs de l'amour conjugal à l'abrutissement du harem, il y a toute la distance de la civilisation à la barbarie. De la société sous Louis XIV à la société sous Louis XV, il y a toute la distance de mademoiselle de la Vallière à madame du Barry. Il serait possible, sans doute, de citer des époques morales supérieures à celle de Louis XIV. Mais quel fruit en pourrions-nous tirer? Elles se trouvent hors de notre atteinte : à Sparte, où les femmes formaient des héros parce qu'elles étaient citoyennes; à Rome, où on élevait des temples à la sainteté du mariage, et où la pudeur violée dans une femme fut un événement si prodigieux qu'il changea la face de l'empire.

L'influence des femmes embrasse la vie entière. Une maîtresse, une épouse, une mère, trois mots magiques qui renferment toutes les félicités humaines! C'est le règne de la beauté, de la coquetterie, de l'amour et de la raison; c'est toujours un règne. L'homme se consulte avec sa femme, il obéit à sa mère, il lui obéit longtemps après qu'elle a cessé de vivre, et les pensées qu'il en reçoit deviennent des principes souvent plus forts que ses passions.

Il y a peu de jours, en visitant le cimetière du Mont-Parnasse, je remarquai cette épitaphe vraiment touchante : « Repose en paix, ô ma mère! ton fils t'obéira toujours! » Que d'émotion, que d'amour, dans cette ligne si simple, et comme elle fait honorer le souvenir de la femme vraiment supérieure qui l'inspira!

Sur le sein maternel reposent l'esprit des peuples, leurs mœurs, leurs préjugés, leurs vertus; en d'autres termes, la civilisation du genre humain.

On convient de la réalité du pouvoir, mais on objecte qu'il ne s'exerce que dans la famille, comme si l'ensemble des familles n'était pas la nation! Et ne voyez-vous pas que les pensées dont les femmes s'occupent au coin de leur foyer, l'homme les porte sur la place publique! C'est là qu'il réalise par la force ce qui lui fut inspiré par les caresses ou insinué par la soumission. Vous voulez borner les femmes au gouvernement matériel de leur maison, vous ne les instruisez que pour cela, et vous ne songez pas que c'est de la maison de chaque citoyen

que sortent les erreurs et les préjugés qui gouvernent le monde.

Il est une autre influence moins durable, mais plus violente, à laquelle personne ne peut échapper. C'est à l'époque de l'adolescence, lorsque la vie nous apparaît comme une suite de fêtes, dont les perspectives se prolongent dans le ciel; alors s'opère tout à coup cette révolution qui change les destinées de l'homme. Une image céleste vient se fondre dans toutes ses pensées, elle l'inquiète et le charme en même temps. L'ami du premier choix, la tendresse dont sa mère l'environne, ne lui suffisent plus; il veut une affection plus intime et plus exclusive, la moitié de lui-même, la compagne que Dieu a créée pour lui, l'ange qu'il doit aimer uniquement, éternellement; il veut le bonheur des élus. Cette moitié de lui-même, il la découvre enfin! et voilà que tous ses désirs se concentrent dans ce seul objet. Hier encore sa volonté était de fer, aujourd'hui il n'a plus ni caprice ni volonté; quelque chose d'héroïque s'éveille dans son cœur à côté de l'amour, et la vie ne lui est chère que parce qu'il peut la donner. Voulez-vous voir l'enchanteresse qui produit tous ces ravages, tournez les yeux: c'est cette jeune fille dont le regard exprime l'innocence! Surprise du sentiment qu'elle inspire, interdite et pensive, elle incline son front et rougit; mais en rougissant elle observe sa conquête et l'enchaîne. Et qui donc lui a révélé un secret que son amant voudrait cacher au monde entier? Qui? son amant lui-même: ce silence, ce respect, cette soumission, cette adoration

timide qui le retient immobile et tremblant, tout cela est un langage universel; sous les feux du tropique comme sous les glaces du pôle, l'innocence entend ce langage; elle l'entend sans l'avoir appris, car c'est une loi générale de la nature qu'à l'heure où la beauté s'accomplit il faut qu'elle devienne maîtresse d'une volonté qui n'est point en elle.

Ainsi, cette jeune fille qui ne se connaît pas encore, qui jusqu'à ce jour n'a su qu'obéir sans réfléchir, à qui l'on n'a rien appris de ce qui se fait dans le monde; cette jeune fille, sans science, sans expérience, devient tout à coup puissante et souveraine. Elle dispose de la vie et de l'honneur d'un homme que la passion entraîne: elle souhaite, et ses souhaits sont exaucés; elle veut, et soudain elle est obéie. Sa volonté d'enfant donne un héros à la patrie, ou un assassin à la famille, suivant la hauteur de son âme ou l'aveuglement de sa passion. O femmes! vous régnez, et l'homme est sous votre empire! vous régnez sur vos fils, vos amants, vos époux! Vainement ils se disent vos maîtres, ils ne sont hommes que lorsque vous avez complété leur existence; vainement ils se vantent de leur supériorité, leur gloire et leur honte viennent de vous; cela se voit partout, dans la Fable comme dans l'histoire: dans le palais de Circé, où les guerriers se changent en pourceaux, et dans le palais de Médicis, où les hommes deviennent des bêtes féroces.

En parlant d'une action généreuse, un homme généreux, Byron, déclare qu'il ne saurait l'entre-

prendre ; ses amis le pressent, il les repousse ; puis une réflexion le frappe ; il s'arrête, il s'écrie : « Eh bien, si *** eût été ici, elle me l'eût fait entreprendre ! Voilà une femme qui, au milieu de toutes ses séductions et de tous ses charmes, a toujours poussé un homme vers la gloire et vers la vertu ; elle eût été mon génie tutélaire ¹. »

Si donc il est un fait incontestable, c'est l'influence des femmes : influence de la vie entière, qu'elles exercent par la piété filiale, la volupté et l'amour. Après cela, on se demande par quel inconcevable oubli on a pu négliger un moteur aussi universel ; comment les moralistes, au lieu d'appeler à leur aide la plus douce et la plus énergique des puissances, ont travaillé à l'affaiblir, et comment les législateurs de toutes les époques se sont ligués pour nous la rendre funeste ! car, on ne saurait trop le remarquer, tout le mal que les femmes nous ont fait vient de nous, et tout le bien qu'elles nous font vient d'elles. C'est malgré nos éducations stupides qu'elles ont des pensées, une intelligence, une âme ; c'est malgré nos préjugés barbares qu'elles sont aujourd'hui la gloire de l'Europe et les compagnes de notre vie. Dans des temps qui ne sont pas encore très-éloignés, de graves docteurs leur refusaient une âme ; mais, comme si la Providence avait pris soin de venger un tel outrage, alors vivait au Louvre cette Isabeau, qui livra la France à un roi d'Angle-

¹ Il s'agissait de défendre à la chambre des pairs une pétition des prisonniers pour dettes. (Voyez les *Mémoires de Byron*, t. II, p. 230.)

terre ; et, dans une pauvre cabane, aux confins de la Lorraine, cette Jeanne d'Arc, qui sauva sa patrie, battit les Anglais, et mourut de la mort des martyrs, après avoir vécu de la vie des héros.

Ce que nous avons fait pour abaisser les femmes, ce qu'elles ont fait pour nous civiliser, offre peut-être le spectacle le plus moral et le plus dramatique de notre histoire. Il fut un temps où leur beauté luttait seule contre la barbarie. Enfermées dans des châteaux à tourelles comme des prisonnières, elles y civilisent les guerriers qui méprisent leur faiblesse, mais qui adorent leurs charmes. Accusées d'ignorance par ceux qui les privaient d'instruction, avilies par les préjugés et déifiées par l'amour, faibles, timides, ne voyant autour d'elles que du fer et des soldats, elles adoptèrent les passions de leurs tyrans ; mais, en les adoptant, elles les adoucèrent. Les voici qui dirigent les combattants à la défense du faible. La chevalerie devient protectrice ; elle redresse les torts, et prépare ainsi le règne de la loi. Enfin, après avoir combattu pour conquérir des royaumes, elle s'humanise jusqu'à combattre pour la beauté des dames, et la civilisation commence par la galanterie. Une grande révolution s'accomplissait en France le jour où un noble chevalier faisait retirer ses troupes en apprenant que le château dont il commençait le siège était l'asile de la femme de son ennemi, et que cette femme allait bientôt y devenir mère.

Un peu plus tard, quelques éléments des sciences s'étant fait jour à travers les ténèbres de l'école qui

couvraient le monde, tous les yeux en furent éblouis, et c'est alors que la destinée des femmes fut digne de pitié. Tant que les hommes ne s'étaient crus supérieurs que par la force du corps et l'énergie du courage, ils avaient cédé à l'ascendant de la faiblesse et de la beauté ; mais à peine se furent-ils barbouillé le cerveau d'une vaine science, que l'orgueil les saisit, et peu s'en fallut que les femmes ne perdisent leur empire. Le siècle le plus malheureux pour elles fut le siècle des clercs et des docteurs ; là s'éveillent toutes ces questions impertinentes sur la prééminence des hommes et sur l'infériorité des femmes. On trace l'alphabet de leurs malices et l'histoire de leurs imperfections ; on va jusqu'à mettre en doute l'existence de leur âme, et les théologiens eux-mêmes, dans le trouble qui les agite, semblent oublier un moment que Jésus-Christ tenait à l'humanité par sa mère.

Ces discussions eurent ce résultat déplorable, que l'abrutissement des femmes devint un système de morale, comme l'abrutissement des peuples était un système de politique. Nos pères confondirent longtemps l'ignorance avec l'innocence ! et de là vinrent tous leurs maux : on voulait les femmes niaises dans l'intérêt des maris, et les peuples ignorants dans l'intérêt du pouvoir. Les femmes, ainsi assimilées au peuple, ne reçurent, comme le peuple, aucune espèce d'instruction. Tout fut contre elles, la science, la législation et la théologie ; la théologie, qu'on prenait alors pour la religion, et qui ne leur montrait la vertu que sous les coups de la discipline et dans

les austérités de la pénitence. Voilà comment nos pères entendaient la sagesse de leurs femmes. C'est en les privant de leur âme, c'est en les livrant à ces petites pratiques sans morale qui hébètent les esprits, qu'ils espéraient les conserver pures et sans tache. Que les femmes aient conservé assez d'intelligence pour répondre dignement aux prévisions de leurs maris, c'est ce qu'on peut voir dans les *Contes* de Louis XI, de Boccace, de la reine de Navarre et de Bonaventure Despériers : là se trouvent tous les bénéfices de l'ignorance, dont les *Sérées* de Bouchet, *Pantagruel* et le *Moyen de parvenir* complètent le gothique tableau ; livres joyeux dont on ne parle aujourd'hui qu'à l'oreille, mais qui étaient alors des livres de bonne compagnie, cités dans les châteaux par les dames, cités dans les sermons par des moines qui brûlaient Étienne Dolet, coupable d'avoir traduit Platon, et faisaient égorger Ramus, convaincu d'avoir pensé contre l'avis d'Aristote. Que le peuple, de son côté, ait fait retomber sur ses tyrans le poids de ses préjugés et de son ignorance, c'est ce qui est écrit en lettres de sang à chaque page de notre histoire : le massacre des Albigeois, le massacre des Armagnacs, le massacre de la Saint-Barthélemy, œuvre imposée au fanatisme et à la superstition. L'ignorance croit tout, la superstition ne raisonne pas, le fanatisme se prosterne, puis il se relève en disant : Qui dois-je frapper ? Malheur donc aux rois qui fondent leur puissance sur l'abrutissement de leurs sujets ! ces rois, ils peuvent demander des crimes, ils peuvent demander du sang, mais à la condition

de ne jamais s'arrêter ni dans le crime ni dans le sang ; il faut que les tempêtes marchent ! Alors, plus le peuple est ignorant, plus il se plaît dans ses férociétés ; aucune raison ne l'arrête, aucune intelligence ne l'éclaire, aucun respect ne le retient ; c'est un instrument qui tue, et qui, de cadavre en cadavre, arrive jusqu'à la main qui le conduit. Voilà comment l'ignorance, qui fait la force des despotes, les renverse après les avoir servis. Il leur arrive comme à ce tyran qui nourrissait ses chevaux de chair humaine, et qui fut dévoré par eux.

CHAPITRE VII.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES D'APRÈS L'ABBÉ FLEURY ET FÉNELON.

Je ne vois aucun motif de traiter les femmes moins sérieusement que les hommes, de leur dénaturer la vérité sous la forme d'un préjugé, le devoir sous l'apparence d'une superstition ; elles ont droit au devoir, elles ont droit à la vérité, puisqu'elles sont capables de l'un et de l'autre.

(Madame de RÉMUSAT, *Éducation des femmes*, p. 33.)

Une femme soulève le peuple, arme les princes, chasse Mazarin de Paris ; une autre femme fait tirer le canon de la Bastille contre le roi, qui ne rentre dans son palais qu'après avoir vu fuir le grand Condé ; ainsi commence le siècle de Louis XIV. Quelques années s'écoulent, le jeune prince paraît environné de cette cour brillante, dont tous les noms appartiennent à l'histoire : au milieu de l'éclat des fêtes et du fracas de la guerre, le règne des femmes continue : les plus grands poètes, les plus grands capitaines, les plus grands ministres, servent de cortège au grand roi ; il occupe l'Europe de ses victoires et de ses amours, et l'Europe éblouie proclame son siècle une des quatre glorieuses épo-

ques de l'histoire de l'esprit humain. C'est alors qu'on entendit tout à coup une voix suppliante qui implorait un peu de pitié en faveur des femmes, maîtresses, il est vrai, des destinées du pays, mais dont, au milieu de tant de prodiges, on avait entièrement oublié l'éducation. Quelle surprise ! et quelle misère ! c'était un simple ecclésiastique qui s'accusait d'un grand paradoxe en avançant que « les filles doivent apprendre autre chose que le catéchisme, la couture, chanter, danser, s'habiller, parler civilement et bien faire la révérence. » Et quelle était cette instruction nouvelle qui devait scandaliser le siècle des Sévigné, des Coulanges et des la Fayette ? C'était de savoir lire, écrire et compter, d'entendre assez les affaires pour être en état de prendre conseil, et la médecine pour soigner les malades. Voilà ce que le respectable abbé Fleury croyait nécessaire d'ajouter au talent de bien faire la révérence. La poésie, la philosophie, l'histoire, la morale, tout ce qui peut agrandir la pensée, éclairer la conscience, élever l'âme, les femmes ne devaient point y songer, ces choses n'étant pas à leur usage, ou pouvant donner matière à leur vanité. Toutefois, en faisant cette triste concession au grand siècle, l'abbé Fleury ajoutait, comme frappé d'une lumière soudaine : « On veut que les femmes ne soient pas capables d'études, comme si leur âme était d'une autre espèce que celle des hommes, comme si elles n'avaient pas aussi bien que nous une raison à conduire, une volonté à régler, des passions à combattre, ou s'il leur était plus facile qu'à nous de satis-

faire à tous ces devoirs sans rien apprendre ¹ ! »

A cette voix religieuse se joignit bientôt une voix presque divine. Fénelon venait de consacrer les dix premières années de son sacerdoce à l'instruction des nouvelles catholiques. Il avait lu, dans le cœur de ces tendres enfants, tous les secrets d'un autre âge. Il avait appris de leur innocence l'art de diriger leurs passions, et de leur naïveté l'art de les prévenir. Cette étude charmante, en lui montrant les femmes dans leur caractère natif, lui avait fait sentir le besoin de les fortifier parce qu'elles sont faibles, et de les éclairer parce qu'elles sont puissantes. Ainsi fut composé, en présence de la nature, le livre de *l'Éducation des filles*, ce chef-d'œuvre de délicatesse, de grâce et de génie, où la vertu est douce comme la bonté, et dont la doctrine simple et maternelle n'est que l'amour de Jésus-Christ pour les petits enfants. Modèle inimitable parce qu'il est empreint de l'âme de son auteur, trésor de vérité et de sagesse, le plus beau traité d'éducation pratique qu'on ait donné aux hommes, même après le second livre de *l'Émile*, qui en est sorti tout entier.

Dès le premier chapitre, Fénelon pose les principes. Aux enseignements recommandés par l'abbé Fleury, il joint d'un seul trait l'histoire grecque et romaine, l'histoire de France et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Il va jusqu'à trouver raisonnable l'étude du latin, parce que

¹ Fleury, *Traité du choix des études*, p. 265.

c'est la langue de l'Église et de la prière, portant ainsi la main sur cette doctrine imbécile qui fait adresser à Dieu des supplications inintelligibles pour celui qui prie, s'il n'a fait ses études dans Horace et dans Virgile. Enfin, il permet la lecture des ouvrages d'éloquence, de littérature et de poésie. Toutes ces choses lui paraissent bonnes parce qu'elles excitent dans l'âme des sentiments vifs et sublimes pour la vertu ¹.

Il est vrai que de graves restrictions suivent immédiatement des idées si nouvelles. Les principes posés, l'auteur songe à son siècle, et s'arrête : d'abord il jugeait de la destinée des femmes d'après les lois de la nature ; à présent il en juge d'après la place qu'elles occupent dans la société, et ce point de vue fatal devient la limite du bien qu'il voulait faire. Il faut craindre, dit-il, d'engager les femmes dans des études dont elles pourraient s'entêter, car elles ne doivent ni gouverner l'État ni faire la guerre. Raisonnement spécieux, qui se réfute de lui-même. Les femmes, il est vrai, ne doivent ni gouverner ni guerroyer ; mais si elles gouvernent ceux qui commandent, si elles tiennent à leurs pieds ceux qui combattent, qu'advient-il de leur ignorance ou de leurs lumières ? Voilà la question qu'il fallait examiner, et, sur ce point, l'avis de Fénelon est tout favorable à notre cause. Nous ne dirons pas que les femmes sont nos maîtres, ce mot

¹ Fénelon, de l'Éducation des filles, chap. xii, 100.

blesserait la délicatesse française, notre galanterie même n'oserait l'adopter ; mais nous dirons, avec le beau génie que nous venons de citer, « que le bien est impossible sans elles ; qu'elles ruinent ou soutiennent les maisons ; qu'elles règlent tous les détails des choses domestiques, et que, par conséquent, elles décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain. »

L'éducation des femmes, plus importante que celle des hommes, puisque celle des hommes est toujours leur ouvrage ! telle est la doctrine de Fénelon, tel est le résumé de son livre.

Ce livre fut écrit à l'époque de la plus grande influence des femmes, lorsque du haut de leur trône romanesque elles donnaient à la société ces formes polies et gracieuses qui devaient changer l'aspect de l'Europe. Et cependant tel était encore le pouvoir des préjugés, qu'en présence de la cour la plus galante de l'univers, Fénelon eut besoin de justifier son entreprise, non pas seulement par des raisons d'intérêt ou d'humanité, mais par ce principe purement théologique, que « les femmes sont la moitié du genre humain, rachetées du sang de Jésus-Christ, et, comme nous, destinées à la vie éternelle. » Pour leur apprendre autre chose qu'à chanter, danser et bien faire la révérence, il avait fallu invoquer les mérites de la rédemption, et les couvrir du sang de Jésus-Christ.

Les pensées de Fénelon furent peu comprises de son siècle et sont trop négligées du nôtre. Pour avoir sauté à pieds joints sur ses doctrines et sur

son livre, nous croyons avoir marché en avant, et toutefois combien de contrées en Europe, combien de villes en France, où les vérités qu'il renferme sont restées inconnues ! Au centre même de la civilisation, les femmes sont-elles ce qu'elles doivent être, et leur éducation ne témoigne-t-elle pas encore aujourd'hui de notre ingratitude et de notre imprévoyance ? A voir la manière dont on les élève, ne dirait-on pas que leur bon ou leur mauvais vouloir doit rester sans résultat ? O femmes ! il est donc vrai, partout les hommes insensés vous condamnent au malheur, à l'abjection ! partout ils vous traitent comme des jouets, vous enferment comme des idoles, vous trafiquent comme une marchandise ! Les peuples les plus polis, loin d'éclairer votre raison et d'élever votre âme, mettent leur félicité à vous corrompre ; ils vous apprennent à regarder la parure comme le premier besoin de la vie, et la beauté comme la première des qualités humaines : ils vous réduisent à cette beauté fugitive, et pour comble de stupidité, après avoir dépravé vos cœurs, obscurci votre intelligence, éteint votre raison, ils font reposer leur honneur sur vos vertus.

Aussi, quelle indifférence dans les femmes pour les affaires importantes, et quelle ardeur pour les frivolités ! Leur âme, sans cesse agitée par les fantaisies du jour, se tourne avec passion vers les choses du néant : c'est pour ces choses qu'elles se déguisent, se contrefont, se torturent ; qu'elles souffrent le froid, le chaud, la faim ; qu'elles détrui-

sent leur santé, qu'elles hasardent leur vie. Hélas ! nous donnons à nos filles des habitudes de courtisanes ; à nos femmes une instruction d'enfant, puis nous demandons au ciel de la gloire et du bonheur ! Qu'arrive-t-il ? la légèreté d'un sexe influe nécessairement sur les habitudes de l'autre : les femmes sont futiles pour nous plaire, il faut que nous devenions frivoles pour les séduire. Notre indifférence politique et morale, l'ignorance de nos intérêts et de nos devoirs, l'oubli de la patrie, nos petites vanités, nos défauts, nos maux, tout cela est l'œuvre des femmes. Leur caractère est devenu le caractère national ; il nous a fallu recevoir d'elles ce qu'elles avaient reçu de nous.

Mais que nos mères se fassent citoyennes, et tout est changé ; qu'au lieu de jouter comme des nourrices à qui aura les enfants les plus vermeils et les mieux parés, elles joutent à qui leur plantera, comme dit ce bon Amyot, vertu en l'âme et vigueur en l'esprit, et la France devient le modèle des nations. Sublime législateur, il est temps d'y songer : ces femmes que tu oublies, elles forment la moitié du genre humain ; tu veux avoir des magistrats, des guerriers, des citoyens, tu veux faire fleurir un royaume, une république, adresse-toi aux femmes, car si elles n'attachent notre âme à tes institutions, ces œuvres de ton génie resteront inertes au milieu des peuples. Mais quoi ! en écrivant tes lois, en traçant tes codes, as-tu daigné te souvenir qu'il existe des femmes ? sais-tu ce que c'est que l'amour d'une mère ? t'es-tu rappelé que sa

voix est le premier son qui frappe nos oreilles, son regard la première clarté qui réjouit nos yeux, ses chansons nos premiers concerts, ses caresses nos premiers plaisirs? as-tu pesé cette influence de toutes les heures, de tous les jours, de tous les moments, et les impressions ineffaçables qui vont en sortir? Eh bien! ce n'est encore là qu'un des fils dont la nature ourdit la toute-puissance des femmes. Enfants, elles nous élèvent; hommes, elles nous inspirent: l'amour d'une mère nous appelle au bien ou au mal; l'amour d'une maîtresse et d'une épouse achève notre destinée.

Travailler à leur éducation, c'est donc travailler à la nôtre; leur donner de nobles, de hautes pensées, c'est tuer d'un seul coup nos petites passions et nos petites ambitions. Nous en vaudrons d'autant mieux qu'elles seront mieux, et elles ne peuvent nous rendre meilleurs sans devenir plus heureuses. Aujourd'hui encore, l'existence des femmes finit où finissent les hommages: leur jeunesse est un règne, leur vieillesse un abandon. Eh bien! ces années si longues et si tristes peuvent devenir des années d'enchantement; il y a une puissance supérieure à celle de la beauté, c'est celle que donne l'accomplissement éclairé d'un devoir. Voilà un moyen d'être toujours jeune et belle, qui mérite bien d'être essayé. Ce n'est pas tout encore: une femme qui vit environnée de sa famille, qui s'instruit pour l'instruire, qui agrandit son âme pour exercer toute son influence, devient par ce seul fait inaccessible à la séduction! Les prévisions de la nature sont

pleines de grâce: elle a placé dans le cœur de la mère la source des vertus de l'enfant; et, par un doux retour, elle veut que l'innocence de l'enfant se reflète sur la vie de la mère et devienne comme la sauvegarde de sa sagesse.